

K. FUKUI & D. TURTON (eds). : Warfare among East African Herders, Senri Ethnological Series no 3, National Museum of Ethnology, Osaka, 1979, 225 p.

Robert Hazel

Problèmes urbains

Volume 4, numéro 1, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/000957ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/000957ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hazel, R. (1980). Compte rendu de [K. FUKUI & D. TURTON (eds). : Warfare among East African Herders, Senri Ethnological Series no 3, National Museum of Ethnology, Osaka, 1979, 225 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 4 (1), 193–195.
<https://doi.org/10.7202/000957ar>

ne s'agit pas de rechercher une justification à la division académique du travail; il s'agit de savoir si la méthode anthropologique garantit non seulement que la recherche sera objective mais aussi qu'elle sera *instructive*. On peut le penser à la lecture du livre de G. et L. Spindler, mais celui de R. Basham nous en fait douter sérieusement.

Pierre-André Tremblay
Université Laval

K. FUKUI & D. TURTON (eds).: *Warfare among East African Herders*, Senri Ethnological Series no 3, National Museum of Ethnology, Osaka, 1979, 225 p.

Résultats d'un symposium tenu au Japon en septembre 1977, le livre réunit les contributions de huit spécialistes de l'ethnologie et de l'ethno-histoire des populations pastorales est-africaines : M. Tomikawa (Datog), A.H. Jacobs (Maasai), E. Fratkin (Samburu), P.T.W. Baxter (Boran), S. Tornay (Nyangatom), U. Almagor (Dassanetch), K. Fukui (Bodi) et D. Turton (Mursi). Pour sa part, D. Todd témoigne des rapports entre les agriculteurs Dime et les éleveurs Bodi du point de vue des agriculteurs.

Sept des populations considérées sont concentrées dans le voisinage du lac Turkana. Six se retrouvent dans l'extrême sud-ouest éthiopien, soit dans un secteur plus ou moins « administré » encore de nos jours. C'est l'un des derniers recoins d'Afrique où, l'usage des armes à feu mis à part, les activités guerrières perdurent selon des modalités que l'on peut qualifier de traditionnelles. Les auteurs étaient donc fort bien placés pour aborder le sujet. De fait l'ouvrage constitue une mine d'informations sur la guerre telle que pratiquée par les populations pastorales de l'Afrique orientale.

Il ne saurait être question dans ce bref compte-rendu de livrer davantage qu'un aperçu sommaire du contenu des diverses contributions qui constituent l'ouvrage. Excellents en ce qui regarde la dimension historique, les articles de Tomikawa et de Jacobs ne nous disent malheureusement pas grand chose sur le rôle apparemment crucial des chefs rituels ou prophètes dans les entreprises militaires. On sait que leur position était fortement institutionnalisée chez les Maasai et les Datog. Ce silence relatif est surtout regrettable en ce qui concerne les Datog, étant donné les lacunes qui caractérisent leur ethnographie. Quoiqu'il en soit, Tomikawa reconstitue l'histoire mouvementée des Datog, en particulier de la section Bajut, depuis 1800 environ, alors que Jacobs, développant un thème qui lui est cher, montre que la féroce réputation guerrière des Maasai tenait pour une bonne part de la pure fabulation. Opposant les Samburu aux Maasai proprement dits, Fratkin estime que les guerriers samburu étaient organisés sur une base clanique plutôt que territoriale à cause des conditions écologiques extrêmement variables qui sévissaient localement. Il surpose par ailleurs que ces mêmes guerriers, contrairement à leurs homologues maasai, n'avaient pas besoin d'être disciplinés par un prophète puisqu'ils étaient sous l'autorité d'une classe d'aînés qui, étant de même clan qu'eux, disposaient déjà d'un redoutable pouvoir de malédiction. D'une grande richesse, l'article rédigé par Baxter insiste tout spécialement sur la dimension symbolique de l'activité guerrière, sans pour cela mésestimer ses aspects politico-économiques. S. Tornay intéresse surtout par les données concrètes qu'il rapporte sur les agressions subies et rendues par les Nyangatom entre 1971 et 1975. Almagor analyse les rapports souvent difficiles prévalant entre les jeunes guerriers impatients de s'illustrer et les aînés modérateurs chez les Dassanetch. Fukui montre le lien étroit qui existe chez les Bodi entre le sort des taureaux de parade et l'activité guerrière. D. Turton voit pour sa part la guerre inter-tribale et la violence intra-tribale (ritualisée) comme des modes d'expression ou

d'affirmation d'une certaine identité communautaire, tribale ou subtribale. Il montre aussi que ce sont les mouvements de population (infiltration en particulier) qui sont à l'origine des conflits inter-tribaux plutôt que l'inverse. Enfin, avec Todd, nous assistons aux déboires d'un peuple agricole montagnard : exploité et désarmé par une classe de colons amhara issue du centre du pays, il recule et se défait devant les agressions d'un groupe pastoral en quête de conditions écologiques plus clémentes, qui lui-même est aux prises dans la plaine avec un ennemi pastoral redoutable.

Certains aspects de la question font l'objet d'un accord entre quelques-uns des contributeurs. Ainsi pour Baxter et Almagor surtout les systèmes de classes d'âge étaient plus que des institutions à vocation militaire. Avec Turton, Tornay et Almagor nous apprenons à faire la distinction entre deux formes d'hostilités, l'une excessive et impitoyable, l'autre modérée et tenant en principe à demeurer telle; par exemple on épargne de part et d'autre les femmes et les enfants, ou encore on venge ses propres victimes, au demeurant peu nombreuses, en tuant à peu près le même nombre et le même genre d'individus chez l'ennemi. Cette seconde forme suppose le respect de l'ennemi et n'exclut pas l'instauration à court terme de rapports pacifiques avec lui. Avec Baxter, Almagor, Tornay et Turton nous voyons la communauté pastorale aux prises avec ses propres contradictions. Se définissant comme violente et chaude vis-à-vis de l'extérieur, elle doit absolument se maintenir placide et froide à l'intérieur. Elle doit aussi éviter les excès de violence externe dans la mesure où elle ne saurait être en guerre avec toutes ses voisines en même temps. Ici interviennent les aînés modérateurs. Leur tâche n'est pas sans équivoque, car ils doivent eux-mêmes une part de leur réputation à leurs prouesses juvéniles. Pour Baxter les oppositions entre aînés et guerriers sont « relatives, complémentaires et constitutives les unes des autres, et non des facteurs de conflit et de division » (p. 92).

Étant donné les mœurs belliqueuses bien connues des pasteurs est-africains, le problème qui se pose est celui, bien identifié par T. Umesao dans sa préface (p. IV), d'identifier les véritables raisons de cette bellicosité. Dans leur introduction Fukui et Turton se montrent modestes, avouant que le livre dont ils sont les co-éditeurs, n'a sans doute pas fait débloquer décisivement la problématique.

Les contributeurs montrent que la guerre était parfois, mais pas forcément, liée au besoin vital d'élargir les pâturages tribaux ou d'accroître le cheptel. Les Bodi ont déclaré à K. Fukui (p. 176) qu'ils persisteraient à faire la guerre même s'ils disposaient de vastes troupeaux et pâturages. Les jeunes guerriers n'étaient pas non plus directement attirés par la perspective de gains matériels. Chez les Dassanetch, par exemple, le butin pastoral revenait de droit aux pères et oncles paternels des razzieurs (Almagor, p. 134). Chez les Boran on recherchait premièrement les trophées – en l'occurrence le sexe des victimes masculines (Baxter, p. 89). D'autre part les peuples pastoraux n'étaient aucunement motivés par une volonté de conquête et de domination. L'indiscipline notoire des guerriers (Baxter, p. 85; Tornay, p. 114), le sens poussé de l'autonomie et de la démocratie chez les chefs de famille (Baxter, p. 93; Almagor, p. 127) militaient contre la formation et la mise en œuvre de telles aventures, à supposer qu'elles fussent militairement réalisables à un coût acceptable pour les conquérants. Finalement le tempérament guerrier n'avait rien à voir avec des rivalités commerciales, puisque, comme le note Baxter (pp. 72-73), ces populations n'étaient que marginalement impliquées dans les circuits d'échanges pré-coloniaux. En vérité l'ouvrage laisse clairement entendre qu'il y avait quelque chose de plus fondamental encore à la bellicosité des pasteurs est-africains, sans toutefois nous éclairer tellement sur la nature de ce quelque chose. À cet égard il faut cependant signaler le caractère exceptionnel de la contribution de Baxter.

Il ne suffit pas de dire que le guerrier tuait pour s'illustrer ou pour le prestige culturellement accolé à l'acte d'abattre un ennemi, car on doit alors se demander pourquoi le jeune homme devait se signaler par des homicides – ou encore en tuant un lion ou un léopard – plutôt qu'autrement. Baxter montre (pp. 79-84) qu'il y avait dans la culture

boran un lien intime entre guerre et virilité, le fait de tuer à la lance étant en quelque sorte pensé comme un gage de vigueur sexuelle. Ainsi un prétendant qui n'avait pas encore tué pouvait avoir des difficultés à obtenir la main d'une jeune fille. Inversement les héros du jour s'attiraient les faveurs secrètes des femmes mariées. D. Turton rapporte (p. 199), quant à lui, que chez les Hamar — pasteurs ennemis et voisins des Mursi et des Boran — les jeunes filles refusaient souvent les avances sexuelles des jeunes guerriers qui n'avaient pas mérité le statut de tueur. On pourrait aisément multiplier les exemples en consultant l'ensemble de la littérature ethnographique sur l'Afrique orientale.

On trouve par ailleurs dans l'ouvrage certaines indications voulant que tuer un ennemi revenait à s'approprier sa vitalité ou encore à accroître la puissance sexuelle et procréatrice du tueur (cf. Baxter, p. 69; Almagor, p. 124; Fukui, p. 170, pp. 175-176; Turton, p. 181). Si l'on veut faire progresser les recherches sur la guerre en milieu pastoral est-africain, c'est, à mon sens, l'ensemble des implications idéologiques du statut de tueur — lequel ne correspond pas tout à fait à celui de guerrier — qu'il faut se fixer comme tâche d'éclaircir.

Robert Hazel
Département d'anthropologie
Université de Montréal

Gérard LECLERC : *L'observation de l'homme. Une histoire des enquêtes sociales*. Paris, Seuil, 1979, 363 p.

L'ouvrage de Leclerc se situe dans le prolongement — sans en être la suite — d'un volume qu'il a publié en 1972, *Anthropologie et colonialisme* (Paris, Fayard). Mais alors que cette première publication s'attachait spécifiquement à dépeindre le contexte dans lequel était née et avait évolué l'ethnologie, ce second volet de la réflexion de Leclerc s'adresse à cette dernière plutôt pour situer la sociologie. C'est du moins l'impression qui reste une fois terminée la lecture de ce livre.

L'observation de l'homme porte en sous-titre : « Une histoire des enquêtes sociales ». En fait, il s'agit d'abord et avant tout de situer dans le temps comment se sont développées les études de sociologie. Comme l'auteur l'indique clairement dès l'introduction de son ouvrage, ce travail se divise en deux grandes parties : « La première concerne l'observation des groupes et analyse, sur une période allant de 1800 à nos jours, l'objet anthropologique conçu de façon statique, à différents moments et dans différentes situations : classes sociales et groupes ethniques » (p. 8). Leclerc se limite lui-même aux travaux anglais et français de la période qu'il étudie et y ajoute les recherches américaines pour la période contemporaine. Quant à la seconde partie, « consacrée à l'observation des processus, (elle) reprend l'essentiel des points abordés dans la première partie, mais analyse l'objet anthropologique du point de vue dynamique (les tendances, les trends) » (p. 9).

C'est dans la première section de son ouvrage pour l'essentiel que Leclerc met en rapport ethnologie et sociologie. Un des arguments principaux qu'il élabore consiste à caractériser le premier champ de recherche comme observation des indigènes et le second comme observation des indigents. Les conditions dans lesquelles se construit la pratique ethnologique entre le 16^e et le 19^e siècles permettent de créer un discours sur la distanciation culturelle comme moyen d'observation privilégié : pierre angulaire de l'ethnologie classique. Mais, en même temps que cette dernière propose un regard de l'extérieur, la sociologie marque sa spécificité en fondant des propositions sur une distanciation de classe.